

ne veut pas essayer la culture des végétaux peu connus, dans la crainte, sans doute, de faire fausse route, de se tromper et d'en être pour ses frais.

Cette répugnance est très-préjudiciable à nos intérêts agricoles. Pour tous fourrages, nous avons le foin et la paille. Si pour une cause ou pour une autre le produit des prairies est faible, nous n'avons aucun moyen de prévenir la disette qui en est la conséquence et nous sommes forcés de sacrifier nos animaux ou de les laisser mourir de faim.

Le cultivateur canadien commet donc une imprudence inconcevable, lui d'ordinaire si sage et si prudent. Il met toutes ses espérances sur une seule espèce de fourrages et si cette espèce manque, tout manque à la fois. Est-il possible de réussir dans de telles conditions? Peut-on raisonnablement croire que cette récolte sera toujours également forte, qu'elle ne subira jamais de diminution? Evidemment non.

Plus une culture est variée, plus les espèces de plantes que l'on cultive sont nombreuses, et plus on a de chances de réussir. En effet, les exigences de nos végétaux cultivés sont très-diversifiées: certaines plantes demandent un sol frais et une température humide, d'autres prospèrent sur les terrains secs pourvu que le climat soit frais, d'autres encore préfèrent les climats secs, d'autres enfin donnent leurs meilleurs produits dans les années où les alternatives de pluies et de chaleurs sont fréquentes.

Ces faits étant connus, si nous cultivons plusieurs espèces de plantes fourragères, il est impossible que la récolte manque complètement. Dans les saisons sèches, les végétaux qui demandent beaucoup d'humidité ne donneront sans doute qu'un faible produit; mais ceux qui prospèrent dans les climats secs réussiront à merveille, et compenseront parfaitement la perte subie par les premiers.

En se bornant à la culture d'un petit nombre de plantes, le cultivateur refuse donc les immenses avantages que nous venons de signaler, il travaille donc contre ses propres intérêts, et s'expose à des pertes certaines qu'il pourrait éviter s'il le voulait.

Il est bien malheureux que les améliorations pénètrent si lentement dans l'industrie agricole, que l'on montre tant d'opposition contre tout ce qui ressemble aux innovations. En agissant ainsi, on laisse l'agriculture croupir dans la plus ruineuse routine et on la conduit à la misère.

C'est tout différent dans l'industrie manufacturière; là toute amélioration utile tombe bientôt dans le domaine de la pratique, et les intéressés s'emparent bien vite des innovations qui doivent leur procurer de plus grands bénéfices. En agriculture, au contraire, la diffusion est lente, et les meilleures améliorations, les méthodes les plus parfaites ne pénètrent que difficilement dans nos campagnes. Ce contraste est frappant. Aussi, pendant que l'industrie manufacturière progresse avec une extrême rapidité et donne des produits élevés, l'agriculture reste stationnaire et paie à peine les frais de production.

La tâche du journaliste, de celui qui s'occupe d'enseignement agricole, est une tâche bien difficile; cependant il ne doit pas se laisser abattre par l'opposition qu'il rencontre; au contraire, son courage doit augmenter en proportion de la difficulté de l'œuvre qu'il a entreprise; et, c'est pour cela qu'il ne doit jamais craindre de répéter plusieurs fois le même enseignement; car il lui faut être aussi constant dans son travail de perfectionnement que le cultivateur l'est dans sa routine.

En ce moment, le fait important entre tous, c'est la disette de fourrages dont une grande partie du pays est menacée, et lors même que cette menace n'existerait pas, il serait

encore très-désirable d'augmenter autant que possible les récoltes fourragères. L'importance toujours croissante du bétail, le rôle de plus en plus prépondérant qu'il joue dans l'exploitation de la terre imposent à tous la nécessité de l'augmenter en nombre et en qualité, de le mieux nourrir et, par conséquent, de faire beaucoup de fourrages. Les agriculteurs intelligents et actifs doivent donc prendre leurs précautions pour recueillir tout le fourrage possible.

Le foin donné par les prairies est sans doute le plus important et le plus convenable; mais il ne suffit pas et il est quelquefois exposé à manquer, comme nous en sommes menacés cette année.

Pour obvier à ces difficultés, nous avons proposé plus haut quelques espèces de fourrages. Parmi ces fourrages, le blé d'Inde, les vesces et les lentilles sont sans contredit les plus convenables à toutes les situations agricoles, et surtout à celles qui manquent des bras et des capitaux nécessaires.

En effet, la culture du blé d'Inde, des lentilles et des vesces comme fourrages n'exige que très-peu de frais de culture: un labour, un hersage forment tout ce que la préparation du sol demande.

Faisons donc connaître les meilleures méthodes à suivre dans la culture de ces précieuses plantes; mais comme nous avons déjà traité ce sujet dans tous ses détails, nous nous contenterons d'en indiquer ici les principaux points.

Pour le blé d'Inde, il est très-convenable de hâter la germination en faisant tremper la graine, pendant un ou deux jours, dans un liquide quelconque, par exemple l'urine de vache. Pour les vesces et les lentilles on se dispense de ce trempage. Les semis se font généralement à la volée, mais si l'on sème le blé d'Inde en lignes, son produit en serait grandement augmenté. On sème les vesces et les lentilles à raison d'un demi-minot à trois quarts de minot par arpent et le blé d'Inde à raison de 8 gallons. On peut faire ces semis jusqu'en 15 de juillet et obtenir à l'automne un fourrage très-abondant.

Quoique la saison soit avancée, le succès de ces cultures est assuré, car l'état actuel de la température leur est très-favorable et comme elles sont coupées longtemps avant leur maturité, elles n'auront pas à craindre les gelées de l'automne.

Si l'on peut disposer de quelque engrais, on peut l'enterrer par le labour de préparation surtout pour le blé d'Inde; cette fumure augmentera beaucoup le produit. Les meilleurs engrais sont après le fumier d'étable, les cendres vives ou lessivées, la suie, etc.

La récolte de ces fourrages se fait lorsque les fleurs commencent à se montrer.

On éprouve souvent de grandes difficultés à conserver le blé d'Inde, les vesces et les lentilles coupés en vert. La quantité d'eau dont ils sont imprégnés rend leur dessiccation très-difficile et ils sont exposés à pourrir dans les fenils. Voici un moyen certain de prévenir cet accident:

On laisse le fourrage sécher sur le champ une couple de jours, en ayant soin de ne pas le laisser exposé à la pluie; puis on le rentre. Dans les fenils, on le dispose par lits alternatifs avec de la paille bien sèche, par exemple celle de la récolte précédente, si on en a, et on sale le tout. Par ce procédé, non-seulement on conserve le fourrage en bon état; mais la paille elle-même gagne beaucoup en saveur et en propriétés nutritives. La paille hachée est préférable à la paille longue.

Cultivateurs, si vous craignez la disette de fourrages, adoptez le précieux conseil que nous vous donnons ici et vos bestiaux seront dans l'abondance l'hiver prochain.